

BALZAC

IMPRIMEUR IMPRIMÉ

Dossier pédagogique

L'impression est aux manuscrits ce que le théâtre est aux femmes : elle met en lumière les beautés et les défauts : elle tue aussi bien qu'elle fait vivre ; une faute saute alors aux yeux aussi vivement que les belles pensées.

Honoré de Balzac, *Illusions perdues*.



Par son métier d'écrivain, Honoré de Balzac est bien entendu très lié au monde des imprimeurs et des éditeurs. Les rapports du romancier avec ces derniers sont d'ailleurs parfois houleux du fait des retards incessants du premier pour rendre sa copie ou du manquement des seconds à leurs engagements. Mais Balzac, dès ses premières années d'écriture, s'essaie lui-même au métier d'imprimeur et d'éditeur. C'est ainsi qu'il achète en 1825 une maison d'édition puis une imprimerie, en 1826, et devient finalement fondateur de caractères en 1827.

Tout comme l'atelier d'imprimerie reconstitué au musée Balzac, ce dossier a pour objectif de montrer combien l'expérience de Balzac éclaire la compréhension des conditions d'impression et d'édition de son œuvre.

Ce dossier pédagogique s'adresse aux enseignants des collèges et lycées qui souhaitent préparer leurs élèves à la visite thématique « Le livre et l'écrit au XIX^e siècle » (imprimerie, journalisme) du musée Balzac. Il a été réalisé par l'équipe du musée Balzac et le service Conservation et valorisation des monuments et musées départementaux du Conseil départemental d'Indre-et-Loire.

sommaire

1 ~ L'IMPRIMERIE À L'ÉPOQUE DE BALZAC	4
2 ~ BALZAC ÉDITEUR	6
3 ~ BALZAC IMPRIMEUR	8
4 ~ IMPRIMER L'ŒUVRE DE BALZAC	10
5 ~ ÉDITER L'ŒUVRE DE BALZAC	12
GLOSSAIRE	14

INFORMATIONS PRATIQUES

Le musée Balzac propose différentes activités pédagogiques à l'attention des publics scolaires.

Autour de Balzac imprimeur, les élèves peuvent suivre :

- **une visite thématique** « Le livre et l'écrit au XIX^e siècle » (du cycle 4 [3^e] au lycée).
- **un atelier imprimerie** (du cycle 2 [CE1] au lycée).

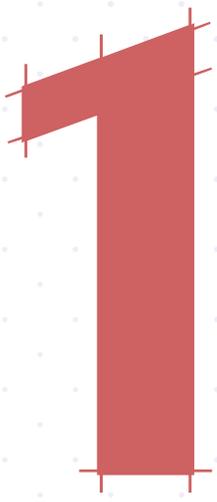
CONTACT

Musée Balzac / Château de Saché
37190 Saché
Tél. : +33 (0)2 47 26 86 50
museebalzac@departement-touraine.fr
www.musee-balzac.fr



MUSÉE BALZAC
Château de Saché



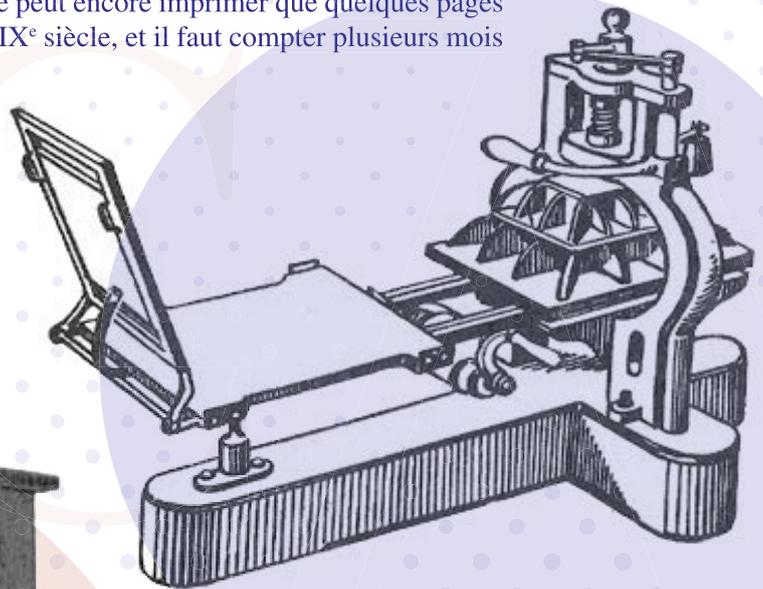


L'IMPRIMERIE À L'ÉPOQUE DE BALZAC

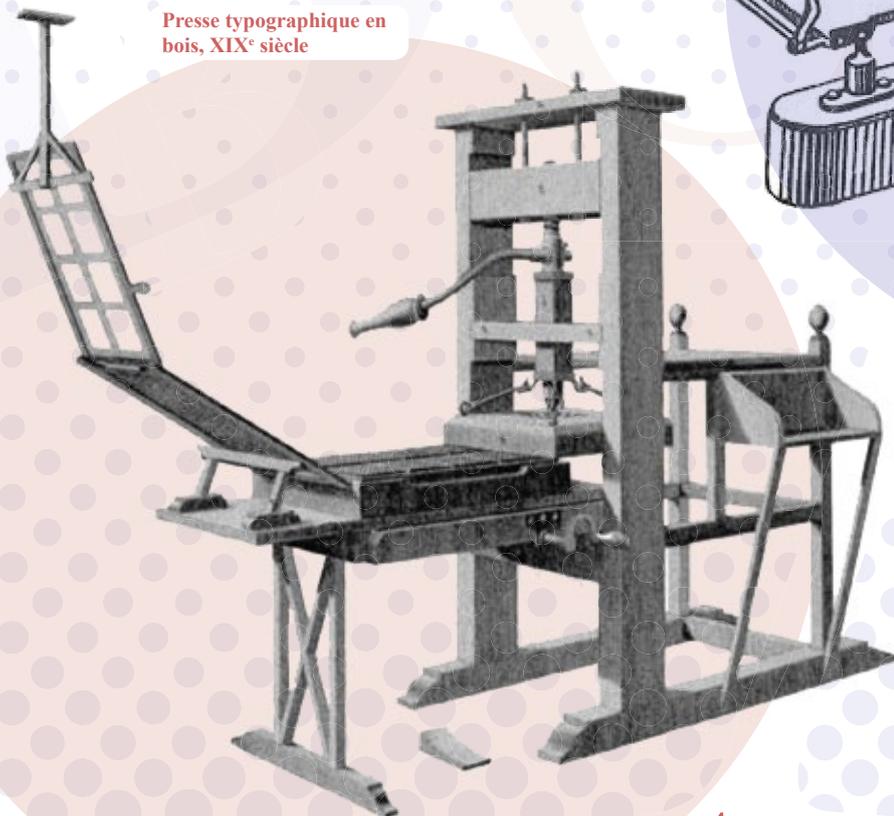
Les évolutions techniques de l'imprimerie au XIX^e siècle

L'invention du caractère mobile par Gutenberg à la fin du XV^e siècle constitue une véritable révolution pour les progrès de l'imprimerie et la diffusion des savoirs. Grâce à la généralisation de l'enseignement primaire et de l'alphabetisation au XIX^e siècle, de plus en plus de personnes fréquentent les cabinets de lecture* et le livre triomphe sous des formes diverses : albums, romans populaires, feuilletons.

Cet élargissement du marché du livre s'accompagne d'une modification de ses modes de production. Les caractères et les presses, autrefois en bois, sont de plus en plus souvent en plomb et en fonte. L'illustration se développe avec l'émergence de nouvelles techniques telles que la lithographie* et la gravure sur bois de bout*. Malgré ces progrès, on ne peut encore imprimer que quelques pages à l'heure, au milieu du XIX^e siècle, et il faut compter plusieurs mois pour réaliser un livre.



Presse typographique en fonte de type Stanhope*, 1810



Presse typographique en bois, XIX^e siècle

Illusions perdues : Honoré de Balzac, témoin de son temps

Dans *Illusions perdues*, Honoré de Balzac évoque ces changements, au moment où le grand capitalisme entre en scène et menace d'engloutir le petit artisanat mal défendu par ses préjugés et son manque de moyens.

À l'époque où commence cette histoire [vers 1793], la presse de Stanhope* et les rouleaux à distribuer l'encre [des presses mécaniques] ne fonctionnaient pas encore dans les petites imprimeries de province. Malgré la spécialité qui la met en rapport avec la typographie parisienne, Angoulême se servait toujours des presses en bois, auxquelles la langue est redevable du mot faire gémir la presse, maintenant sans application. L'imprimerie arriérée y employait encore les balles en cuir frottées d'encre, avec lesquelles l'un des pressiers* tamponnait les caractères. Le plateau mobile où se place la forme* pleine de lettres sur laquelle s'applique la feuille de papier était encore en pierre et justifiait son nom de marbre. Les dévorantes presses mécaniques ont aujourd'hui si bien fait oublier ce mécanisme, auquel nous devons malgré ses imperfections les beaux livres des Elzevier, des Plantin, des Alde et des Didot, qu'il est nécessaire de mentionner les vieux outils auxquels Jérôme-Nicolas Séchard portait une superstitieuse affection car ils jouent leur rôle dans cette grande petite histoire.

Illusions perdues.



Jérôme-Nicolas Séchard, par Henri Monnier et Montigneul, 1843, bois gravé, *La Comédie humaine*, *Illusions perdues*, t. VIII, édition Furne, p. 1.

Rédigés à Saché de juin à novembre 1836, les quarante premiers feuillets de ce roman racontent la vie d'un imprimeur dans les années 1820, David Séchard. Il vient de reprendre l'imprimerie familiale à Angoulême. Bien qu'ayant réalisé de bonnes études de typographie chez Didot, imprimeur à Paris, il fait faillite. Cet échec est dû en partie à son père, Jérôme-Nicolas Séchard, qui lui a vendu du vieux matériel :

Avec ces trois presses-là [presses en bois], sans prote, tu peux gagner tes neuf mille francs par an, David. Comme ton futur associé, je m'oppose à ce que tu les remplaces par ces maudites presses en fonte qui usent les caractères. Vous avez crié miracle à Paris en voyant l'invention de ce maudit Anglais, un ennemi de la France, qui a voulu faire la fortune des fondeurs. Ah ! Vous avez voulu des Stanhope ! merci de vos Stanhope qui coûtent chacune deux mille cinq cents francs, presque deux fois plus que valent mes trois bijoux ensemble, et qui vous échinent la lettre par leur défaut d'élasticité. Je ne suis pas instruit comme toi, mais retiens bien ceci : la vie des Stanhope est la mort du caractère. Ces trois presses te feront un bon user, l'ouvrage sera proprement tirée, et les Angoumoisins ne t'en demanderont pas davantage. Imprime avec du fer ou avec du bois, avec de l'or ou de l'argent, ils ne t'en paieront pas un liard de plus.*

Illusions perdues.

Bibliographie indicative :

- Honoré de BALZAC,
Illusions perdues,
in *La Comédie humaine*,
tome IV, Paris, Gallimard,
Bibliothèque de La Pléiade,
1976-1981, p. 464-880.
- Bruno BLASSELLE,
Histoire du livre :
à pleines pages, vol. I, coll.
Découvertes, Gallimard,
Paris, 1997.
- Gérard MARTIN,
L'Imprimerie,
coll. Que Sais-Je ?,
PUF, Paris, 1968 et 1998.

2 BALZAC ÉDITEUR

Au début des années 1820, Balzac écrit plusieurs romans sous des pseudonymes. Destinés aux cabinets de lecture*, ces livres ne sont pour lui qu'une littérature alimentaire. Leur faible succès le pousse donc à se lancer dans des entreprises commerciales : la librairie et l'édition.

La Fontaine et Molière : Les premières dettes H. Balzac, éditeur propriétaire

En avril 1825, Honoré de Balzac choisit de s'associer avec le libraire Urbain Canel, le médecin Charles Carron et un officier réformé, Jacques-Edouard Benet de Montcarville, pour éditer les œuvres complètes de **La Fontaine** en un seul volume. Il s'associe ensuite à Urbain Canel pour une édition des œuvres complètes de **Molière**.

Cette idée de recueil regroupant l'ensemble des œuvres d'un écrivain est très novatrice à l'époque. On sait aujourd'hui qu'elle sera promise à un brillant avenir. Les deux volumes sont préfacés par Honoré de Balzac qui écrit une courte biographie pour chaque écrivain (*Notice sur la vie de La Fontaine* et *Vie de Molière*). Par ailleurs, ils sont tous les deux illustrés de gravures sur bois* réalisées par Thompson, un graveur anglais réputé, d'après des dessins d'Achille Deveria (1800-1858) encore méconnu.

Alors que Balzac se lance dans ses nouvelles activités, Laurence de Montzaigle, sœur cadette de l'écrivain, s'inquiète de la situation et avertit son frère dans une lettre datée du 4 avril 1825 :

[...] Tes 3 [sic] ou quatre entreprises commerciales me trottent dans la cervelle ; un auteur a bien assez de sa Muse. Versé dans la littérature comme tu l'es, comment cette seule occupation qui a pris l'existence entière des hommes célèbres qui ont écrit, peut-elle te laisser à toi le temps de suivre une nouvelle carrière et te jeter dans le commerce que tu ne connais pas du tout [...].

Correspondance, tome I, n°100, éditeur Garnier, p. 254.

Or ces premières entreprises se révèlent en effet désastreuses : les ouvrages ne se vendent pas. Plusieurs éléments permettent de l'expliquer. Il semble tout d'abord que les volumes sont trop compacts, avec une typographie trop fine. Ensuite, les illustrations ont augmenté le prix de vente des ouvrages sans apporter une plus-value réelle - les vignettes* incluses dans l'édition de *La Fontaine* sont *médiocres et sans inspiration* (Roger Pierrot).

Balzac, impatient, a fixé le prix du volume des œuvres de Molière à vingt francs (69 euros aujourd'hui), ce qui effraie alors les libraires. Le volume passe à treize francs, puis douze ; il finit par liquider le stock à un prix dérisoire à un libraire qui le paie en créances sur des maisons en faillite (une escroquerie courante à cette époque). L'association est dissoute le 1^{er} mai 1826. Balzac se retrouve avec 15 000 francs de dettes (50 000 euros).





Bois gravé de la page de titre du *Livre sixième des Œuvres complètes de La Fontaine* éditées par H. Balzac, par Thompson, d'après un dessin d'Achille Devéria, 1825



A MONSIEUR LE DAUPHIN.

Je choisis les héros dont l'empire est le prix,
 Témoin de qui l'héroïsme, entre que nous sommes,
 Contient des vertus qui surmontent le crime.
 Tout peut en nous servir, et nous les peignons
 Et qu'ils disent à l'adresse à tout ce que nous sommes,
 De nos vices d'ailleurs pour nous rendre les hommes.
 Mais ce n'est pas d'un prince ainsi des héros,
 Sur qui le monde entier a mis ses yeux,

Et qui, faisant brèche au plus superbe trône,
 Comptent d'un coup de main sur nos conquêtes,
 Quelque que soient les dieux d'une gloire sans fin.
 Les faits de ses héros et les vertus des héros
 De voir l'histoire de nos siècles modernes,
 Et nous en ces vers de l'épique peignons
 Et si de l'épique je n'empêche le style,
 Faut-il du moins l'honneur de l'écrit entretenir.

LIVRE PREMIER.

FABLE PREMIÈRE.
 LE TIGRE ET LE HOMME.

La règle ayant échoie
 Tout fuit,
 Et le tigre s'est déparé
 Quand le lion fut venu :
 Plus sa voix petit murmure
 De menace ou de remontrance.
 Elle alla vers le lion
 Et dit la fureur au voisin,
 Le print de son pré
 Quelque grand point médisant
 Jusqu'à la saison nouvelle.
 Je vous prie, lui dit-elle,
 Avant l'été, fuyez-moi,
 Et si vous n'y pouvez,
 C'est la saison de l'été.
 Que faites-vous au temps d'été ?
 Elle alla à cette réponse : —

Nuit et jour à tout venant
 Je chante, ne vous déplait : —
 Vous chantez ! j'en suis fort aise.
 Hi, hi, hi, laissez-moi chanter.

FABLE II.
 LE MOINE ET LE COCHON.

Maître cochon, sur un arbutin perché,
 Tenait en son bec un fromage,
 Maître moine, par l'odeur attiré,
 Lui tint à peu près ce langage :
 Hi ! hi ! cochon, ne pourrais-tu me le laisser ?
 Que vous-êtes jolis ! que vous-êtes sages !
 Sous mon toit, si votre ménage
 Se requête à votre glorieux,
 Vous êtes le plus sages des cochons.
 A ces mots le cochon se mit à dire :
 Hi, pour montrer sa belle voix,
 Il ouvrit un large bec, laisse tomber sa proie.



Bibliographie indicative :

- Honoré de BALZAC, *Correspondances*, 5 vol., textes réunis classés et annotés par Roger Pierrot, Paris, Éditions Garnier Frères, 1962-1969.
- Yves BANNEL, *Balzac, l'imprimerie et l'édition, dans Quinzaine Balzac en Vendômois*, novembre 1980, cat. exp., Vendôme, Presses Universitaires de France, 1980, p. 21-28
- Gérard GENGEMBRE, *Le Napoléon des lettres*, Paris, Découvertes Gallimard, 2004.
- Roger PIERROT, *Honoré de Balzac*, Fayard, 1994.

Page de titre du *Livre premier* (à gauche) et page de titre des *Œuvres complètes de La Fontaine* éditées par H. Balzac, 1825.

3 BALZAC IMPRIMEUR

De l'imprimeur au fondateur de caractères

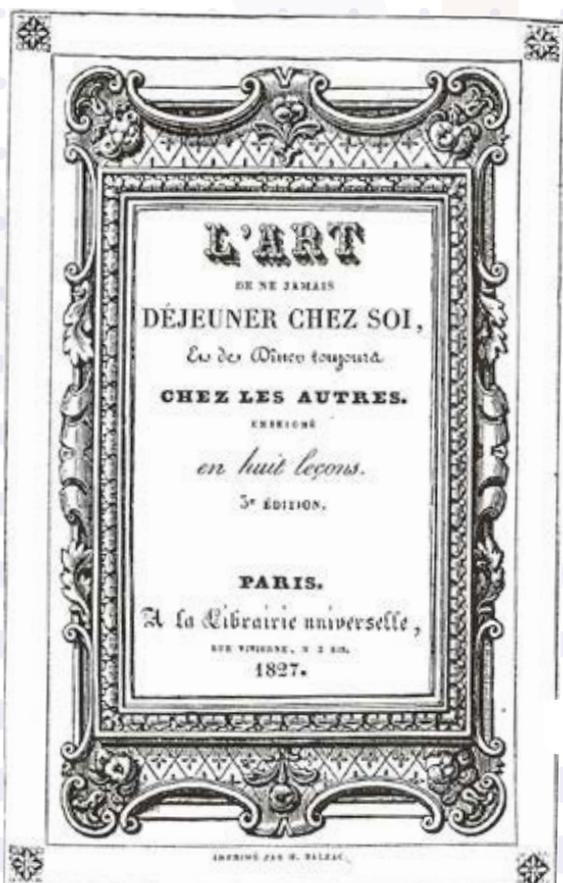
[...] il y a longtemps que je me suis condamné moi-même à l'oubli ; le public m'ayant brutalement prouvé ma médiocrité. Aussi j'ai pris le parti du public et j'ai oublié l'homme de lettre, il a fait place à l'homme de lettres de plomb [...].

Lettre d'Honoré de Balzac
à Loëve-Veimars, [1827]
Correspondance, tome I, n°139,
éditeur Garnier, p. 317.

Barbier et Jean-François Laurent.

Mais l'acquisition d'un fonds d'imprimerie ne suffit pas à devenir imprimeur au XIX^e siècle. Il faut détenir un *brevet d'imprimeur*, document administratif créé sous Napoléon I^{er} (1810) pour mieux contrôler les métiers du livre. Il faudra deux lettres de recommandation de Gabriel de Berny, conseiller à la cour royale et époux de Mme de Berny, pour que l'écrivain obtienne son brevet le 1^{er} juin 1826.

Alors que Balzac possède encore sa propre maison d'édition (cf. Balzac éditeur), il s'associe à un prote* d'imprimerie, André Barbier, au premier trimestre de l'année 1826. Il achète le fonds de l'imprimerie de Jean-Joseph Laurens située au 17 rue des Marais-Saint-Germain (actuelle rue Visconti, VI^e arrondissement) grâce à l'aide financière de Mme de Berny, son amante et sa conseillère. Son objectif de maîtriser toute la chaîne de fabrication du livre se confirme le 15 juillet 1827 avec l'acquisition d'une fonderie de caractères en association avec André



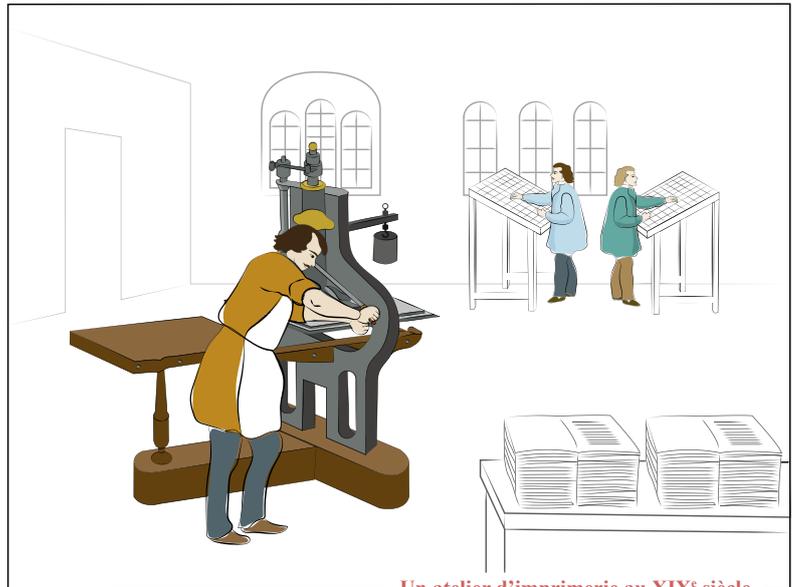
Imprimerie H. Balzac

En deux ans, deux cent vingt cinq prospectus, brochures et ouvrages sont imprimés par l'Imprimerie H. Balzac, depuis les *Art de...* jusqu'à la troisième édition de *Cinq-Mars* ou *Une conjuration sous Louis XIII* par Alfred de Vigny. Ce dernier témoigne de sa rencontre avec Balzac imprimeur dans une lettre à sa cousine Alexandrine du Plessis (15 sept. 1850) : *Je ne l'avais vu que trois fois dans ma vie mais j'ai toujours estimé en lui la persévérance et l'obstination de ses travaux [...]. C'était un jeune homme très sale, très maigre, très bavard, s'embrouillant dans tout ce qu'il disait, et écumant en parlant parce que toutes ses dents d'en haut manquaient à sa bouche trop humide.*

Page de titre d'un ouvrage imprimé
par H. de Balzac, 1827.

De nouvelles dettes

Comme David Séchard dans *Illusions perdues*, Balzac se révèle un déplorable gestionnaire ayant une fâcheuse tendance à confondre ses dépenses personnelles avec celles de l'entreprise. Les différentes sociétés doivent ainsi être tour à tour liquidées en 1828. La dette de Balzac s'élève alors à 60 000 francs (plus de 200 000 euros) dont plus de 50 000 dus à sa famille.



Un atelier d'imprimerie au XIX^e siècle

Au constat, il convient cependant d'apporter des nuances. Lorsqu'il entre dans le monde de la librairie, Balzac ne sait pas qu'il fait une erreur. Le monde de l'édition est en effet en pleine mutation. L'éditeur Werdet explique ainsi qu'il était difficile pour un imprimeur de se maintenir du fait des crédits importants et des cabinets de lecture* qui réduisaient la vente des livres aux particuliers et qui maintenaient le système du livre cher.

S'il n'arrive pas à maîtriser totalement la chaîne des métiers du livre, du moins Balzac en peupla-t-il son univers : *Illusions perdues*, avec les personnages de Dauriat, Lousteau, David Séchard et Lucien de Rubempré. *L'illustre Gaudissart*, *L'Interdiction* et d'autres romans reviendront sur les destinées des fils de Gutenberg.

L'organisation de l'atelier

Deux cent vingt-cinq impressions en deux ans : cela peut sembler peu lorsque l'on sait que l'Imprimerie H. Balzac emploie trente-six ouvriers et comporte dès 1826 sept presses Stanhope*. Pour imaginer l'atmosphère de travail, il suffit de relire la description de l'atelier de David Séchard dans *Illusions perdues*, directement inspirée de l'expérience de l'écrivain :

Les curieux, ébahis, ne prenaient jamais garde aux inconvénients du passage à travers les défilés de l'atelier. S'ils regardaient les berceaux formés par les feuilles étendues sur des cordes attachées au plancher, ils se heurtaient le long des rangs de casses*, ou se faisaient décoiffer par les barres de fer qui maintenaient les presses*. S'ils suivaient les agiles mouvements d'un compositeur* grapillant ses lettres dans les cent cinquante deux cassetins de sa casse, lisant sa copie, relisant sa ligne dans son composteur* en y glissant une interligne, ils donnaient dans une rame de papier trempé chargé de ses pavés, ou s'attrapèrent une hanche dans l'angle d'un banc ; le tout au grand amusement des Singes* et des Ours*. Jamais personne n'était arrivé sans accident jusqu'à deux grandes cages situées au bout de cette caverne, qui formaient deux misérables pavillons sur la cour, et où trônaient d'un côté le prote*, de l'autre le maître imprimeur.

Bibliographie indicative :

Honoré de BALZAC, *Illusions perdues*, *La Comédie humaine*, tome IV, Paris, Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 1976-1981, p. 464-880.

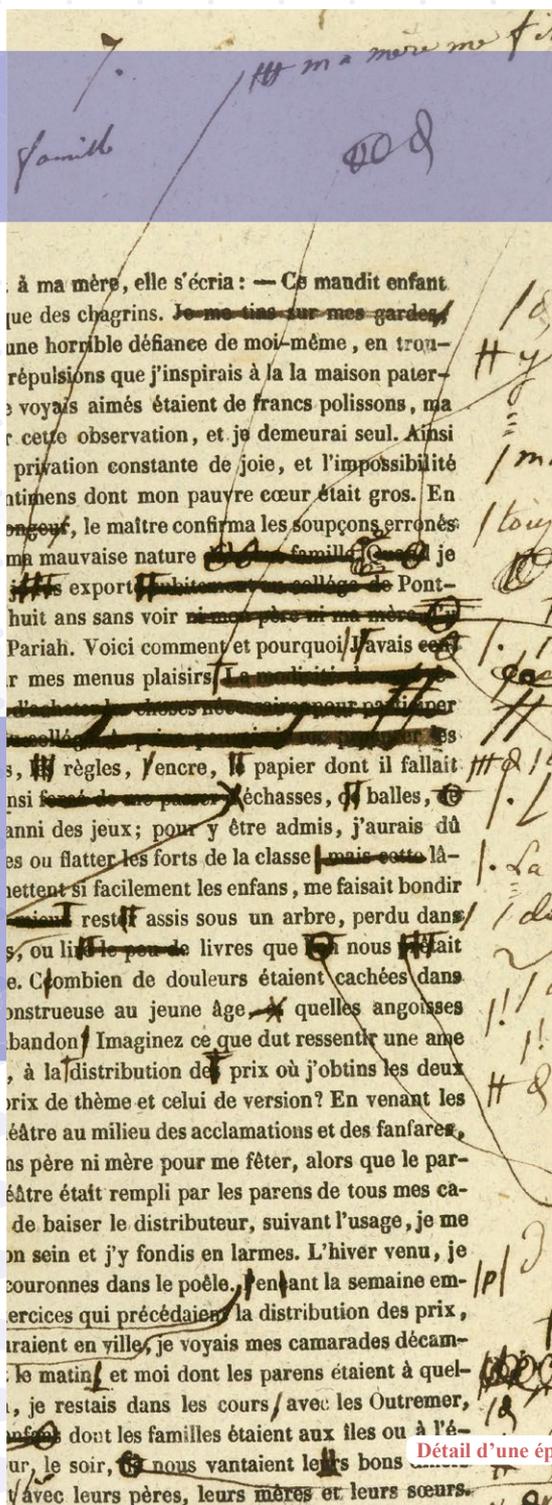
Roger PIERROT, *Honoré de Balzac*, Fayard, 1994.

Balzac imprimeur et défenseur du livre, cat. exp., Judith MEYER-PETIT, Paris, éd. Des Cendres, 1995.

Patrick BERTHIER, *Balzac et l'imprimerie*, Paris, Impr. nationale éd., 1999.

4 IMPRIMER L'ŒUVRE DE BALZAC

Du manuscrit à l'épreuve* corrigée



Quand je n'écris pas mes manuscrits, je pense à mes plans, et quand je ne pense pas à mes plans et ne fais pas de manuscrits, j'ai des épreuves* à corriger. Voici ma vie.

Lettre à Mme Hanska, 14 novembre 1842.

Pour comprendre le labeur d'Honoré de Balzac, il faut imaginer que chacun des romans, chacun des contes, chacune des nouvelles ont fait l'objet de menues corrections avant de paraître en librairie. Pour Balzac, une épreuve est un brouillon. En relisant, il réécrit. Il exige des imprimeurs qu'ils lui remettent des feuilles en double format pour laisser autour du texte des marges suffisantes qui accueilleront modifications et ajouts. Couvertes de hiéroglyphes, les épreuves reprennent le chemin de l'imprimerie. Seuls les plus expérimentés des typographes, rodés à la machine Balzac, peuvent les déchiffrer.

C'est un tissu de lignes, un tohu-bohu de renvois dont rien n'approche si ce n'est l'épreuve qui précède ou celle qui va suivre. C'est assez semblable au travail de l'araignée dont le tissu serait infiniment plus serré et dont chaque fil aboutirait mystérieusement à une idée ou complément d'idée, un labyrinthe qui, à la première inspection, paraît sans but et sans fin, sans entrée et sans sortie, mais dont néanmoins les ouvriers typographes qui connaissent «leur Balzac» savent triompher.

Edmond Werdet

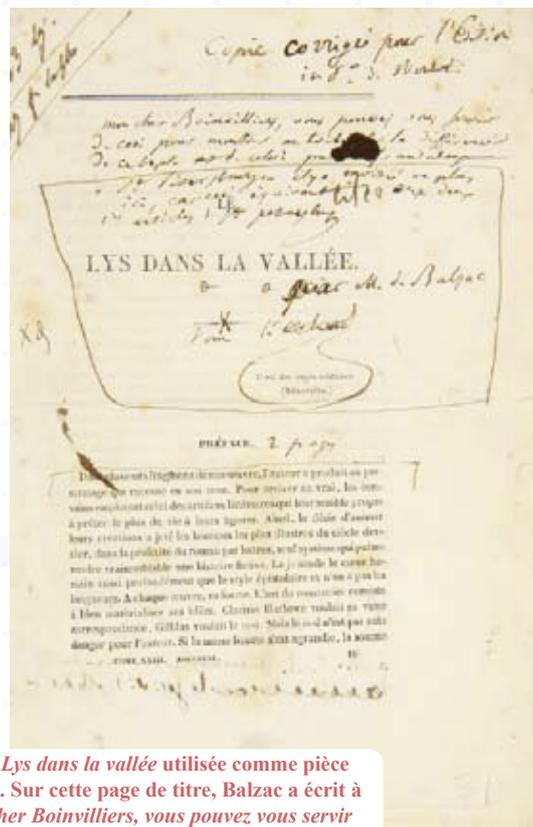
Portrait intime de Balzac, E. Denti, 1859.

Cultivant la mémoire du livre achevé, Balzac conserve soigneusement ces terribles pages auxquelles il a voué ses nuits, les offrant parfois aux femmes de sa vie ou aux amis les plus proches.

Détail d'une épreuve corrigée du *Lys dans la vallée*, 1835.

Un détournement d'épreuves*...

Janvier 1836 : Balzac porte plainte contre François Buloz, l'un des propriétaires de *La Revue de Paris*. Cette revue a communiqué des épreuves non corrigées du *Lys dans la vallée* à *La Revue étrangère de la littérature, des sciences et des arts* éditée à St Pétersbourg et qui a publié le début du roman d'octobre à décembre 1835. Cette pratique habituelle de la revue est particulièrement inacceptable pour un auteur soucieux du travail dûment achevé. Buloz fait preuve de mauvaise foi en assurant que cette communication s'est faite à son insu et parle de détournement d'épreuves. Mais Balzac refuse de livrer à *La Revue de Paris* la suite du *Lys dans la vallée*. Or l'écrivain a déjà été payé pour ce travail... Un procès a lieu. Le jugement est rendu le 3 juin 1836 en faveur de Balzac.



Ci-contre, l'épreuve corrigée du *Lys dans la vallée* utilisée comme pièce à conviction lors du procès Buloz. Sur cette page de titre, Balzac a écrit à l'attention de son avocat : *Mon cher Boinvilliers, vous pouvez vous servir de ceci pour montrer au tribunal la différence de ce texte et celui publié frauduleusement [...].*

Balzac et la propriété littéraire

La fâcheuse expérience du procès Buloz n'est pas isolée. Comme le rappelle sa correspondance, Balzac a de multiples démêlés avec ses éditeurs concernant la négociation de clauses de contrats d'édition ou sa difficulté à livrer ses écrits dans le temps imparti. Par ailleurs, l'écrivain doit faire face aux nombreuses contrefaçons de ses romans, particulièrement en Belgique.

La Société des Gens de Lettres est créée à la fin de l'année 1837, à l'initiative de Louis Desnoyers. Balzac en sera l'actif président d'août 1839 à janvier 1840. Cette présidence confirme l'engagement de Balzac dans la défense collective de la propriété littéraire évoquée par plusieurs de ses textes écrits antérieurement : *De l'état actuel de la librairie* en 1830, une *Lettre*

adressée aux écrivains français du XIX^e siècle en 1834 et *Sur les questions de la propriété littéraire et de la contrefaçon* en 1836. Ces essais seront complétés par un *Code de la Propriété littéraire* proposé à la Société des Gens de lettres en 1840 et des *Notes remises à MM. les députés composant la commission de la loi sur la propriété littéraire en 1841*.

L'un des objectifs de Balzac est d'obtenir la perpétuité du droit d'auteur, et non une limitation à vingt ans *postmortem* (depuis 1810). Ce droit sera allongé à trente ans en 1854, puis à cinquante ans en 1866 et enfin à soixante-dix ans en 1997. Dans son projet de *Code de la Propriété littéraire*, l'écrivain préfigure le droit moral constitutif de l'actuel Code de la propriété intellectuelle : il revendique le droit à l'intégrité de l'œuvre qui ne peut être ni fractionnée ni altérée. Balzac dénonce enfin l'inertie des pouvoirs publics dans la répression de la contrefaçon : une loi fera de la contrefaçon une infraction pénale en 1844.

Bibliographie indicative :

- Honoré de BALZAC, *Lettres à Madame Hanska*, 2 vol., édition établie par Roger Pierrot, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 1990.
- Balzac *imprimeur et défenseur du livre*, cat. exp., Judith MEYER-PETIT, Paris, ed. Des Cendres, 1995.
- Frédéric POLLAUD-DULIAN, *Balzac et la propriété littéraire, L'Année Balzacienne*, n°4, 2003, p. 197-223.

5 ÉDITER L'ŒUVRE DE BALZAC

Balzac et ses éditeurs

Balzac a souvent entretenu des relations complexes avec ses éditeurs, une quarantaine de 1822 à 1848. Parmi les premiers éditeurs de l'écrivain, il faut citer **Charles Gosselin** (1795-1859). En collaboration avec Urbain Canel, il s'engage à éditer *La Peau de Chagrin* le 17 janvier 1831. Il éditera ensuite *Les Contes drolatiques*, *Les Contes philosophiques* et *Louis Lambert*. Leurs relations sont très conflictuelles. D'un caractère autoritaire, Gosselin souhaite être l'éditeur exclusif de Balzac dont il supporte de moins en moins les retards.

L'écrivain finit par choisir un nouvel éditeur en 1834, **Edmond Werdet** (1793-1870), auquel Gosselin vend tous ses exemplaires des œuvres de Balzac. Ce dernier tient une place particulière dans la vie de Werdet qui considéra toujours comme son plus grand titre de gloire d'avoir été l'éditeur du romancier. Il travaille d'abord comme commis dirigeant pour M^{me} Béchet qui édite les *Études de mœurs au XIX^e siècle* (1833) puis il quitte la librairie Béchet en mars 1834 pour se consacrer à Balzac.

L'édition Furne de *La Comédie humaine* (1842 - 1848)

La Comédie humaine co-éditée par **Furne, J.-J. Dubochet et Cie, J. Hetzel et Paulin**, paraît de 1842 à 1848 en dix-sept volumes, tirés à trois mille exemplaires. Elle est la seule édition de l'ensemble des œuvres de Balzac publiée du vivant de l'écrivain. Revues, remaniées, corrigées, les œuvres apparaissent ainsi dans l'unité de leur composition. En dehors de son intérêt proprement littéraire, ce projet colossal est pour Balzac une manne financière. Les droits prévus sont de 50 centimes par volume de 348 pages avec une avance immédiate de 15 000 francs en billets.

Le métier d'éditeur est difficile car, nous démontre Werdet :

[...] pour répandre un livre dans le public, pour le faire apprécier, pour le faire réussir, l'éditeur qui voulait se montrer vraiment digne de ce nom, devait être doué, à cette époque, d'une activité, d'une adresse, d'une habileté, d'une force surhumaines.

Souvenirs et coups de griffes, dans Le Diable boiteux, 26 juin 1857.

Or Balzac ne lui facilite pas les choses. Il faut sans cesse lui réclamer les textes, sans cesse avancer de l'argent. Werdet nous dépeint ainsi son sacerdoce balzacien :

J'avais beau chaque matin courir à Chaillot gratter à sa porte, le suppliant de me donner soit quelques feuillets de son manuscrit, soit quelques épreuves corrigées de ses anciens ouvrages, je revenais constamment chez moi le cœur triste et les mains vides. Et chaque mois cependant, j'étais forcé de payer mes billets à l'ordre de M. de Balzac, valeur reçue en manuscrit [...]*

Portrait intime de Balzac, E. Dentu, 1859, p. 176.

Mais de nombreux volumes dépassent les 512 pages, le 15^e atteignant 662 pages et le 13^e, 728. Autant de dépassements nuisibles aux droits de l'auteur. Par ailleurs, si le traité conclu prévoit que *l'ordre et la distribution des matières, la tomaison et l'ordre des volumes* dépendent uniquement de Balzac, *les éditeurs se sont réservés la possibilité de ne pas publier les volumes dans l'ordre des tomes, clause dangereuse de nature à décourager les souscripteurs les recevant en désordre* (Roger Pierrot).

Cette édition sera finalement déficitaire, malgré son format compact et ses illustrations, en partie du fait d'un rythme de publication très irrégulier, tributaire des retards balzaciens et d'un nombre parfois réduit d'ouvrages inédits par volume.

L'édition illustrée

Les illustrations sont un moyen d'aérer un ouvrage, de le rendre plus séduisant. Elles permettent également de souligner la mise en page et les pages de titres pour en simplifier le feuilletage. Balzac l'a compris dès 1825 en tant qu'éditeur avec la publication des *Œuvres complètes de La Fontaine*.

La correspondance avec ses éditeurs souligne l'attention portée par l'écrivain au choix des illustrateurs et à la façon dont l'image est intégrée aux ouvrages. Ceci est particulièrement vrai pour *La Comédie humaine* coéditée par Furne,

Dubochet et Cie, Hetzel et Paulin : choisis après discussion entre Balzac et ses éditeurs, les illustrateurs sont tenus de réaliser des bois* gravés hors-texte et non des vignettes* pour respecter l'intégrité de l'œuvre. Ils doivent ensuite se limiter à des portraits de personnages en soulignant leur caractère individuel et typique, laissant à l'écrivain le soin de décrire l'action et le décor.

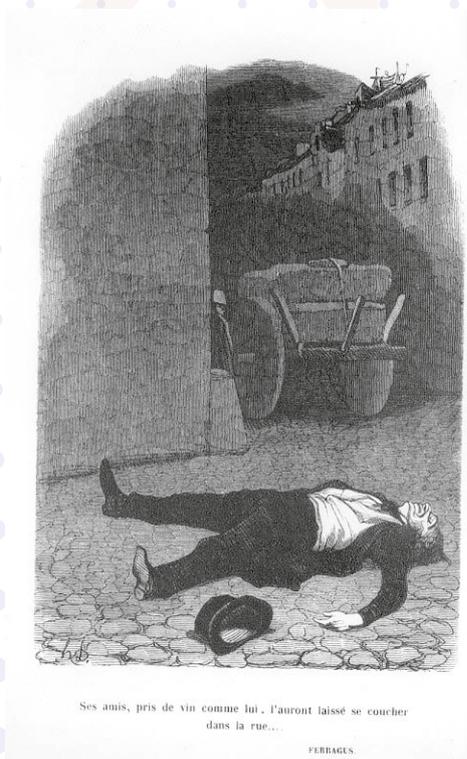
Certains illustrateurs prendront quelques libertés sur ce point, en particulier Daumier pour son Justin dans *Ferragus*. D'autres éprouveront des difficultés pour restituer en image le texte de

l'auteur : Meissonnier en fait part à l'éditeur Hetzel à propos du portrait de M. Guillaume qu'il doit réaliser pour *La Maison du chat-qui-pelote*.

J'ai pris chez Babin un costume d'un temps
mais cela me paraît trop jeune pour M.
Guillaume ; cependant voici un croquis fait
d'après le susdit. Après en voici un autre avec
un habit Louis XVI.
Montre à Balzac..., et dis-moi ce qui fera le
mieux.

Meissonnier, Lettre à Hetzel, sans date.

M. Guillaume, par Meissonnier, *La Comédie humaine, La Maison du chat-qui-pelote*, t. I, 1846, p. 33.



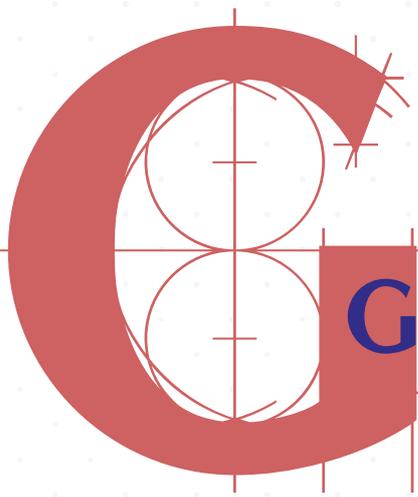
Justin, par Daumier, *La Comédie humaine, Ferragus*, t. IX, 1843, p. 1.



Bibliographie indicative :

Nicole FELKAY, *Balzac et ses éditeurs (1822-1837). Essai sur la librairie romantique*, Paris, Promodis/Éditions du Cercle de la librairie, 1987.

Ségolène LE MEN, *L'illustration de La Comédie humaine dans l'édition Furne : l'art de l'observateur*, dans *Une Comédie inachevée : Balzac et l'illustration*, cat. exp., Bibliothèque municipale de Tours, Tours, ed. B Balzac, 1999, p. 4-16.



GLOSSAIRE

Attrape-sciences : nom ironique par lequel les ouvriers désignent quelquefois un apprenti compositeur. L'attrape-science est l'embryon du typographe.

Bête à cornes : presse à bras lithographique.

Bois (gravure sur) : le principe consiste à laisser en relief, sur une planche de bois dur et poli, un dessin alors que les autres parties sont évidées (taille d'épargne). On distingue la gravure sur bois de fil de la gravure sur bois de bout. Voir **Bois de bout** et **Bois de fil**.

Bois de bout (gravure sur) : gravure sur bois dont la planche est composée de petits cubes de bois sciés dans le sens transversal de l'arbre et collés entre eux, ce qui lui confère une grande résistance et permet donc une gravure plus fine. Ce procédé est apparu à la fin du XVIII^e siècle et a permis de développer l'illustration dans la presse et la littérature au XIX^e siècle. Voir **Bois** et **Bois de fil**.

Bois de fil (gravure sur) : gravure sur bois dont la planche a été coupée dans le sens du fil du bois, ce qui implique de réaliser un dessin suffisamment large pour que les reliefs puissent résister au creusement de la planche. Voir **Bois** et **Bois de bout**.

Bon à tirer : approbation du client sur la dernière impression réalisée avant le tirage complet.

Bourdonniste : celui qui fait habituellement des bourdons (omission d'un mot, de plusieurs mots ou d'une phrase).

Cabinet de lecture (ou *boutique à lire*) : au XIX^e siècle, lieu de consultation et de prêts d'ouvrages dont le fonds est plus ou moins important (de 600 à 30 000 livres). Ouvert tous les jours de la semaine, selon des plages horaires exceptionnellement longues (de 13 à 15 heures par jour), il accueille une clientèle exclusivement masculine pour la lecture sur place et essentiellement féminine pour l'emprunt des ouvrages.

Canardier : compositeur d'un journal (*canard*).

Caractère : désigne à la fois une lettre d'imprimerie et l'ensemble des lettres d'un alphabet déterminé constituant une famille de caractères.

Casse : boîte à compartiments (*cassetins*) pour classer les caractères d'imprimerie.

Cicéro : unité de longueur en imprimerie correspondant à une épaisseur de douze points typographiques (vient de l'ancien caractère d'imprimerie appelé *cicéro*, mesurant douze points d'épaisseur et employé en 1498 pour la première édition des œuvres de Cicéron).

Compositeur : voir **Typographe** et **Singe**.

Compositeur : se compose de deux planchettes clouées en équerre, en bois puis en métal, et sert à composer une ligne de caractères.

Coquille : lettres mises pour d'autres, par manque d'attention.

Enfant de la balle : ouvrier typographe dont le père était lui-même typographe et qui, depuis son enfance, a été élevé dans l'atelier d'imprimerie. L'origine de cette expression vient du nom des tampons ou *balles* qui servaient autrefois à encre les formes, avant l'invention des rouleaux.

Épreuve : tirage sur papier d'une composition pour relecture et correction.



Forme : châssis qui maintient la ou les pages de texte composées selon l'imposition nécessaire pour l'impression, afin que les pages se suivent dans l'ordre des numéros, une fois la feuille imprimée *recto verso* et pliée.

Fricoteur (ou barboteur) : celui qui *fricote*, c'est-à-dire qui pille la casse de ses compagnons.

Galée : planche en bois sur laquelle les compositeurs alignent les différentes lignes qu'ils ont composées.

Lithographie (*du grec lithos, pierre et graphein, écrire*) : inventée par Aloys Senefelder en 1796 en Allemagne, cette technique d'impression permet la création et la reproduction à de multiples exemplaires d'un tracé exécuté à l'encre ou au crayon gras sur une pierre calcaire. Après une préparation chimique, le gras contenu dans l'encre ou le crayon (le dessin) est fixé sur la pierre. Permettant une plus grande liberté d'exécution que les autres procédés d'impression (voir **Bois** et **Taille douce**), la lithographie a été très appréciée et très utilisée par les artistes pendant la première moitié du XIX^e siècle.

Naïf : patron.

Ours (Faire l'~) : expression désignant le pressier dont le mouvement de va et vient de l'encrier à la presse ressemble à celui d'un ours en cage. Voir **Pressier**.

Piausseur : qui raconte des piaux, c'est-à-dire des mensonges ou des plaisanteries incroyables.

Presse à satiner : presse où sont placées les feuilles imprimées pour le travail de relieur.

Pressier : personne chargée de manipuler les presses d'un atelier d'imprimerie. Voir **Ours**.

Prote : chef d'atelier.

Singe (Faire le ~) : expression désignant le continuel exercice que font les compositeurs pour attraper les lettres dans les compartiments des casses. Voir **Casse** et **Typographe**.

Stanhope : du nom de son inventeur, Lord Stanhope (1810), désigne une presse à bras entièrement métallique qui ne diffère de l'antique presse à bois que par la vis de pression et au marbre en fonte. Elle permet d'imprimer l'ensemble de la feuille d'un seul coup.

Taille douce : ce terme désigne l'ensemble des procédés de gravure d'un dessin en creux sur une matrice en métal. Lors du passage sous la presse, le papier humidifié va chercher l'encre dans les creux de la matrice. Sur l'épreuve apparaît une cuvette, empreinte due à l'épaisseur de la planche de métal et qui en marque les bords. Voir **Bois** et **Lithographie**.

Typographe : personne spécialisée dans la composition des textes à l'aide de caractères mobiles dans un atelier d'imprimerie. Le typographe réalise un travail très minutieux : il doit se tromper le moins possible dans sa composition, sous peine de devoir la refaire entièrement. En moyenne, au XIX^e siècle, le typographe réalise une suite d'un millier de signes à l'heure, ce qui représente aujourd'hui moins de deux pages de traitement de texte sur un ordinateur. Voir **Compositeur** et **Singe**.

Typomètre : instrument pour mesurer et calculer les espaces vides entre les caractères.

Vignette : petite illustration insérée dans le texte, souvent un bois* gravé au XIX^e siècle.

BC